

Une parabole pour notre temps : reboiser la forêt après la tempête

Pour comprendre l'esprit de cette pastorale d'engendrement, je voudrais m'inspirer d'un fait réel, dans un tout autre domaine, mais qui, analogiquement, peut être instructif pour notre propos.

Le 26 décembre 1999, un ouragan appelé « Lothar » a déferlé sur l'Europe, particulièrement dans l'Est de la France, avec des vents de plus 150 km à l'heure. On estime que 300 millions d'arbres ont été abattus sur le territoire français. L'ouragan a laissé derrière lui un spectacle de désolation. On a dénombré une soixantaine de morts et un certain nombre de suicides de forestiers ou de propriétaires qui n'ont pu supporter l'ampleur de la catastrophe. « Une cathédrale écroulée, ce n'est pas grave, dit un forestier, on peut la reconstruire. Un chêne de 300 ou 400 ans, on ne le peut pas ».

Après la catastrophe, des bureaux d'études ont vite élaboré des programmes de reboisement, des projets de réimplantation, des plans d'ensemencement. Il s'agissait de profiter de la catastrophe pour reconstruire la forêt selon l'image idéale que l'on pouvait s'en faire.

Mais une fois qu'il s'est agi de mettre en œuvre ces plans de reboisement, les ingénieurs forestiers ont constaté que la forêt les avait devancés. Ils ont constaté une régénération plus rapide que prévue qui venait contrarier les plans de reboisement en manifestant parfois des configurations nouvelles, plus avantageuses, auxquelles les bureaux d'études n'avaient pas pensé. La régénération naturelle de la forêt manifestait, à bien des égards, une meilleure bio-diversité et un meilleur équilibre écologique entre les épicéas et les feuillus. Des espèces qui avaient été étouffées par la forêt ancienne pouvaient renaître. La catastrophe s'avérait aussi utile pour la renaissance ou l'expansion de certaines espèces animales.

D'une politique volontariste de reconstruction de la forêt selon leurs plans, les ingénieurs forestiers sont passés à une politique plus souple d'accompagnement de la régénération naturelle de la forêt en discernant et en saisissant les possibilités nouvelles et avantageuses qu'offrait cette régénération naturelle. Il ne s'agissait pas de renoncer à toute intervention, mais, plutôt, avec davantage de compétence, d'accompagner, de manière active et vigilante, un processus de régénération naturelle. Voici ce que dit un ingénieur forestier sur cette attitude d'accompagnement : « De jeunes semis d'arbres d'espèces très variées ont poussé. Notre travail a été, alors, de les dégager délicatement, de les accompagner, d'accueillir la vie de la nature plutôt que de croire qu'elle avait disparu plutôt que de la réimplanter artificiellement. Cela a été un encouragement pour nous. Dans cette logique, nous avons décidé que dans les forêts de l'Etat et des communes, nous laisserions les traces de la tempête lorsqu'il n'était pas nécessaire de les faire disparaître pour la sécurité ou les conditions de travail des ouvriers forestiers. Nous avons donc laissé des souches renversées, des trous, des troncs cassés ou des tas de branches. Trois ans après, j'ai pu constater dans des forêts que ces « anomalies » avaient permis l'installation de plantes ou d'animaux qui n'étaient pas présents dans la forêt « normale » d'avant. »

Procédons à un exercice de transfert. L'Eglise a connu elle aussi, particulièrement depuis une quarantaine d'années un ouragan. Le paysage religieux, du moins dans ses expressions traditionnelles, est dévasté. Bien sûr, comparaison n'est pas raison : l'humanité n'est pas une forêt et les êtres humains ne sont pas des plantes. Mais ce qui nous intéresse, analogiquement, pour notre propos, **c'est le changement d'attitudes des forestiers** : leur passage d'une **politique volontariste** de reconstruction de la forêt à une **politique d'accompagnement, active et lucide, d'une régénération en cours**. N'y aurait-il pas aussi à opérer ce même passage en pastorale : passage d'une pastorale d'encadrement à une pastorale d'engendrement